

INTERVIEW

FICTION ET MÉMOIRE D'UNE ROUMANIE OUBLIÉE. ENTRETIEN AVEC LILIANA LAZAR AUTOUR DU ROMAN *ENFANTS DU DIABLE*

Liliana Lazar a grandi dans un village près de Iași où son père exerçait comme garde forestier. Elle a étudié la littérature française à l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iași. Elle s'installe en France en 1996 et réside à Gap, au pied des Alpes. Auteure francophone, elle écrit en français plusieurs romans : *Terre des affranchis* (Gaïa 2009), *Enfants du diable* (Seuil, 2016), *Carpatés* (Plon, 2024). En 2010, son roman *Terre des affranchis* lui vaut le Prix des cinq continents de la Francophonie parmi d'autres prix obtenus : Prix Première des auditeurs de la RTBF (2010) et Prix Littéraire Québec-France Marie-Claire-Blais (2011).

Dans son deuxième roman, *Enfants du diable*, Liliana Lazar plonge le lecteur dans la Roumanie profonde des années 1970 – 1990, une époque où la propagande du « brillant avenir » ne parvient plus à tromper personne. Le village de Prigor, niché dans la plaine moldave, devient le théâtre d'une tragédie dictée par le destin et aggravée par la directive absurde d'un dictateur : encourager à tout prix la natalité au nom du patriotisme, quitte à condamner de nombreux enfants à l'abandon dès leur naissance.

Liliana Lazar aborde le thème de l'avortement, étant parmi les rares auteurs d'origine roumaine qui tentent de le porter à la connaissance du public, dans le but d'amener les lecteurs à analyser en profondeur les insuffisances d'un système adulé. Le fait que l'auteure lance le livre dans son pays d'adoption, la France, montre qu'elle est peut-être consciente des possibles réserves que des lecteurs roumains auraient pu montrer vis-à-vis d'un tel sujet. Avec une mentalité encore ancrée dans le passé sous le signe de la nostalgie, il devient difficile pour les Roumains d'accepter une vérité dure.

Partant de ce constat, nous avons posé quelques questions à l'auteure sur l'histoire du roman et sur les thèmes abordés.



I.T. : Bien que placée sous le signe de la fiction, l'histoire racontée dans votre roman, *Enfants du diable*, reflète à la fois des événements et des personnages réels. J'aimerais ainsi vous demander quelles ont été vos sources d'inspiration pour ce roman ? Est-ce que vous avez été inspirée par des témoignages réels ou par des confessions personnelles ? Qu'est-ce qui vous a amené à écrire ce roman et à y aborder des questions telles que l'avortement ou les orphelinats pendant le régime de Ceaușescu ?

L.L. : Le sujet de départ de ce roman était tout autre. C'est en construisant le personnage de Laura Ferman que j'ai dû m'intéresser aux traumatismes de son enfance. Je l'ai imaginée grandir dans un de ces établissements « Casa de copii », maison pour enfants. Comme je n'avais pas beaucoup d'éléments sur la manière dont la vie s'y déroulait, j'ai commencé à faire des recherches afin de pouvoir rendre le plus fidèlement possible tout ce qui se rapportait à une réalité historique. J'ai lu des livres, regardé des documentaires, écouté des témoignages. J'ai pu m'entretenir avec une personne qui avait travaillé dans une de ces institutions, interroger des enfants qui y avaient grandi, échanger avec des femmes ayant abandonné un enfant dans une maternité. Comme de nombreux Roumains, j'ai découvert une réalité que je connaissais peu. Comme si c'était l'histoire d'un autre pays. J'ai pu aussi mettre des mots et des explications sur des événements auxquels j'avais assisté en tant que témoin lorsque j'étais enfant et auxquels je n'avais pas su alors donner tout leur sens, comme cette ambulance croisée un jour en rentrant de l'école qui était venue chercher une femme qui avait tenté d'avorter à la maison. Un attroupement s'était formé dans la rue. Je n'oublierai jamais les chuchotements des villageoises tout comme l'ambiance pesante dans les jours qui avaient suivis lorsque la nouvelle du décès de cette mère s'était répandue à travers le village. Comment oublier le garçon et la fille (plus jeunes que moi) que ce décès avait rendus orphelins ? Comment expliquer la honte de ce père convoqué au poste de milice pour y être interrogé ? Je me souviens de cette autre femme qui avait une dizaine d'enfants à la maison et qui, de temps à autre allait en ville à la « Casa de copii » pour voir un enfant qu'elle y avait laissé. Je n'avais jamais osé demander à mes parents pourquoi elle ne l'élevait pas à la maison. Combien de fois n'ai-je repensé à cette collègue de lycée enceinte de cinq mois qui, lors du « travail patriotique » des vendanges, portait des seaux remplis de raisin du matin au soir dans l'espoir que l'épuisement provoquerait un avortement ? Et toutes ces lycéennes conduites à l'infirmerie (après une dénonciation) pour un contrôle gynécologique destiné à vérifier une éventuelle grossesse ? Parfois, j'ai perçu la honte de certaines femmes d'être « encore » enceintes, alors que d'autres cherchaient une « consolation » dans la rémunération de 100 lei par mois et par enfant (si mes souvenirs sont bons) à mesure que la famille s'agrandissait.

I.T. : Dans la littérature roumaine postcommuniste, de tels sujets restent encore largement ignorés ou, du moins, insuffisamment exploités. Comment expliquez-vous un tel silence ? Est-ce une question de blocage, de honte, de refus, de public même... ?

L.L. : Je n'ai pas d'explication ni de commentaire à propos de ce sujet. Lorsqu'il s'agit d'écrire sur l'histoire, un certain recul temporel est nécessaire. Un certain détachement aussi. En ce qui me concerne, la distance géographique ainsi que celle offerte par le français comme langue d'écriture m'ont aidée. Je reste persuadée que nombreux sont les Roumains encore à ignorer la dure réalité de ce sujet.

I.T. : À ma connaissance, votre roman n'a pas encore bénéficié d'une traduction en roumain. A votre avis, comment le public roumain pourrait recevoir votre roman, une fois traduit ?

L.L. : J'aimerais voir mon roman traduit en roumain. Si je ne peux présager de l'accueil que lui réserverait un lectorat roumain, les nombreux Roumains qui m'ont lu en français ont fait des retours enthousiastes sur ce que cette lecture leur a apportés.

I.T. : On a beaucoup écrit sur la période du communisme et ses conséquences historiques, politiques, sociales, mais aussi littéraires ; pourtant, l'accent a presque toujours été mis sur la condamnation du régime et moins sur la condition de la femme pendant le régime. Selon vous, cette absence proviendrait-elle d'un manque d'empathie ou d'une mentalité encore réticente à prendre en compte la présence et le rôle politique des femmes ?

L.L. : Je ne crois pas qu'il y ait une quelconque réticence mentale persistante chez les écrivains roumains contemporains ou le public roumain pour être en empathie avec les femmes, je pense que de nombreux livres paraîtront prochainement pour aborder ces sujets. Les stéréotypes de personnages féminins sont caractéristiques d'une période et il y a des différences certaines entre la manière de les exploiter d'un pays à un autre, d'une littérature à une autre. La francophonie représente pour moi un espace littéraire très riche auquel j'aime me référer.

I.T. : L'avortement reste un sujet sensible pour beaucoup de femmes roumaines de l'époque. Un nombre considérable de ces femmes portent encore en elles les cicatrices de leurs traumatismes anciens. La littérature pourrait-elle

être une solution de guérison pour ces femmes ou pourrait-elle les encourager à partager leurs expériences ? Ou, tout au contraire, une telle expérience pourrait rouvrir des blessures péniblement cicatrisées et accroître davantage leurs souffrances ?

L.L. : L'avortement est un sujet traumatisant pour une femme quelle que soit l'époque, les motivations et les conditions dans lesquelles un tel acte a lieu. Il ne peut y avoir de raccourci dans le traitement d'un trauma. Il est vrai qu'aujourd'hui l'écriture en tant qu'acte de création est parfois proposée comme thérapie à part entière dans la prise en charge de ce type de traumatisme. Mettre des mots sur la souffrance, l'absurde de tant de situations douloureuses aiderait certainement de nombreuses femmes à initier un travail de reconstruction et lutter contre le stress post traumatique. Mais sans accompagnement approprié, sortir du silence n'est pas facile, encore moins dans une société où la parole n'est pas toujours encouragée.

I.T. : Comment s'est déroulé pour vous le processus d'écriture du roman *Enfants du diable*, en tenant compte des thèmes abordés et de l'histoire qui les sous-tend ? L'avez-vous trouvé difficile, avez-vous rencontré des blocages ?

L.L. : Il est toujours difficile d'aborder des sujets tels que l'avortement et l'abandon d'un enfant, et peut-être davantage quand on est soi-même une mère. J'ai vécu une pression inévitable lorsque j'ai choisi d'écrire sur des personnages avec de telles blessures. À plusieurs étapes de l'écriture j'ai ressenti le besoin de faire des pauses et prendre du recul. Ces périodes m'ont permis d'analyser et d'approfondir des informations sur des situations dramatiques découvertes pendant le processus de documentation. Enfant puis adolescente pendant la période communiste, je n'avais pas saisi la portée des événements relatifs aux abandons d'enfants et à la situation dans les maisons pour enfants. La distance temporelle et géographique, la consultation des archives, les témoignages, m'ont permis d'y voir plus clair. Dans le processus d'écriture, je pense que les deux formes sont importantes : l'implication et la distance.

I.T. : À quel point est-il important, dans une telle démarche, de connaître toutes les facettes de la vérité, d'écouter les histoires non racontées ?

L.L. : En tant que romancière, j'essaie de donner une voix aux histoires restées dans l'ombre. Dans *Enfants du diable*, j'ai voulu explorer cette part cachée de l'histoire, ces silences de tant de familles, en créant des personnages au passé douloureux, pris en étau entre la peur et la honte, deux facteurs qui empêchent

les gens d'affronter leurs traumas. Je pense que la fiction permet cela, de faire exister ces vies effacées, de dire l'indicible, la douleur, la rage, parfois la résignation et peut-être, d'amorcer un processus de guérison collective.

I.T. : Pensez-vous que la question des orphelinats et des enfants abandonnés pendant la période communiste reste encore difficile d'accès, d'un point de vue historique et social ?

L.L. : Oui, je pense que c'est une plaie mal refermée. Combien d'enfants ont été invisibilisés, instrumentalisés, brisés ? Aujourd'hui encore, ces sujets restent tabous dans de nombreuses familles alors que dans la société persiste une sorte de gêne collective face à une réalité trop honteuse pour être affrontée. Aujourd'hui encore, dans certaines institutions on choisit la sédation des enfants pour qu'ils se tiennent tranquilles. La négligence, le manque de soins, la maltraitance sont des sujets d'actualité qui ne peuvent plus être évités au risque d'un délitement de la société.

Entretien réalisé par **Ioana-Georgiana TRANDAFIR**

*Étudiante en master LCDI
Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie
Email : ioana.trandafir@stud.ubbcluj.ro*

